

PLUS LOIN

MENSUEL N° 25

10 FRANCS PAR AN AVRIL 1927

ABONNEMENTS

Librairie CRÉMIEU, 11, rue de Cluny, Paris (5^e)

Compte chèques postaux : Paris 809-96

Rédaction

M. PIERROT, 2, rue des Haudriottes, Paris (3^e)

ETTORE MOLINARI

Les journaux italiens du 11 novembre ont annoncé brièvement que dans la soirée du 9 était mort, à Milan, d'une crise d'angine de poitrine, le D^r Ettore Molinari, professeur de chimie technologique à l'École polytechnique de cette ville, et aussi de mercerologie et de chimie industrielle à l'Université commerciale Bocconi et à l'Institut supérieur pour le commerce extérieur à Brescia.

Quinze jours auparavant les mêmes journaux avaient donné un compte rendu d'une commémoration, faite par le Prof. Molinari « en présence des plus illustres personnalités de la science et de la chimie », en l'honneur du Professeur Roberto Lepetit à Milan.

Cependant, aussi bien dans la première information de la presse que dans la dernière, il y avait tant de sobriété dans les notes et les commentaires, que le lecteur aurait pu penser que le personnage qui venait de disparaître, n'était qu'une figure secondaire et assez effacée de la science italienne.

En réalité celui qui s'était éteint prématurément — il était né à Crémone le 14 juillet 1867 et avait donc à peine 59 ans — dans la pleine maturité de son intelligence, occupait en Italie, dans le domaine de la science chimique, incontestablement la première place et était considéré comme étant un des plus savants chimistes du monde. Lorsque, en 1921, il publia l'édition anglaise de son œuvre la plus importante, les journaux américains, entre autres, disaient qu'il était « surprenant qu'un Italien pût éveiller un si vif intérêt dans le domaine des industries chimiques de nations comme les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, pays dans lesquels tant d'industries ont pris un développement si intense ».

Le Prof. Filippo Bovini, élève, collaborateur et ami du savant disparu, a publié à Milan une courte biographie de Molinari, se bornant, et pour cause, à relever uniquement la partie de sa vie qui intéresse la science. J'en extrais brièvement les points les plus saillants.

Ettore Molinari fut reçu docteur en chimie pure à Zurich, en 1887. Il compléta ensuite ses études en Allemagne et en Angleterre comme assistant dans les laboratoires de Heidelberg (1889) et de Londres (1890); puis il retourna, en 1892, en Italie, où il fut, à la *Regia Scuola Superiore di Agricoltura* de Milan, l'assistant et le collaborateur du Prof. Körner, jusqu'en 1894. Ensuite, pendant quelques années, il abandonna l'enseignement, parce qu'il avait assumé le poste de directeur chimique de la teinturerie de laines Rossi, à Schio.

« Cette déviation de la chimie pure à l'application pratique — fait remarquer le Prof. Bovini — correspondait aux principes de la nouvelle activité de Molinari comme

technologue-chimiste, activité dans laquelle il a tant excellé plus tard. » Au bout de sept ans, il retourna à Milan, où il fut nommé, après concours, directeur du laboratoire chimique de l'École d'encouragement des Arts et des Métiers. Là, dit M. Bovini, il reprit ses études de laboratoire par des travaux importants sur la composition des explosifs, sur la constitution des acides gras, en étudiant plus particulièrement l'action de l'ozone sur les combinaisons multiples, découvrant ainsi une différenciation importante entre les doubles et les triples liaisons. Entre temps il fut nommé professeur à l'Université de Bocconi; et quand mourut le professeur Gabba, il fut appelé également à lui succéder à la chaire de chimie technologique à l'École Royale de technologie de Milan.

Il occupait également des places importantes comme directeur technique, conseiller ou organisateur dans des établissements, fabriques et travaux chimiques, ou connexes à la chimie. On lui doit, enfin, l'idée et l'organisation du grand Institut de perfectionnement de chimie industrielle, *Giuliana Ronzoni*, lequel s'élève à Milan dans la nouvelle *Città degli Studi* actuellement en construction : institut unique en Italie et pouvant concurrencer, s'il est achevé selon le projet dressé par Molinari, les plus puissantes institutions de science industrielle d'Allemagne.

Une cinquantaine de publications scientifiques de Molinari ont été traduites en plusieurs langues, spécialement en Allemand. Mais son œuvre la plus importante et ayant une renommée mondiale est son grand *Traité de Chimie générale et appliquée à l'industrie* (édit. : Hoepli, à Milan), dont la première édition parut en 1905 et qui est aujourd'hui à sa cinquième édition pour la *Chimie des corps inorganiques* et à la quatrième pour les *corps organiques*. L'œuvre s'est élargie et compte actuellement quatre gros volumes. Cette œuvre est un recueil de tout ce que la science de l'industrie chimique a réalisé jusqu'à nos jours et a été traduite en français, anglais, allemand et espagnol. L'édition française a été publiée chez l'éditeur Dunod, à Paris (1920-23).

D'Ettore Molinari comme professeur ne pourront parler que ses élèves et ses collègues; je sais seulement que tous ceux-là l'aimaient infiniment et sentaient pour lui une estime et une vénération touchantes. Il avait passé le dernier jour de sa vie précisément dans son école à Milan et il y avait assisté à un Conseil de professeurs. Le soir il mourut subitement.

Pourquoi a-t-on, malgré les hauts mérites de cet homme, si peu parlé de lui? Pourquoi n'a-t-on pas même osé annoncer l'heure de ses funérailles? La raison en est vite formulée : Ettore Molinari était non seulement un savant,

il était aussi un révolutionnaire et un anarchiste. Et si l'on se rappelle les jours passés en Italie et à Milan au début de novembre 1926, immédiatement après l'attentat de Bologne contre Mussolini, on comprendra facilement tout le reste. Seuls les médecins pourraient dire enfin combien les événements de ces jours ont pu contribuer à briser ce noble cœur, trop malade déjà depuis quelque temps.

L'anarchiste Ettore Molinari est, à dire vrai, la figure que j'ai connue le mieux. J'étais son ami depuis plus de vingt ans et je me souviens de lui avec des sentiments d'affection, d'admiration et de profond regret. Je me rappelle nos discussions si cordiales et pourtant si vives, soit dans la quiétude de son *studio*, soit dans les réunions et les congrès anarchistes. Il aimait passionnément nos idées, il y est resté fidèle jusqu'à sa mort, d'une fidélité qui commence à devenir une qualité assez rare, par trop, en Italie et aussi ailleurs!

Ettore Molinari entra dans le mouvement révolutionnaire à la fin de ses années de jeunesse, en étant encore étudiant. Nous trouvons son nom parmi les délégués d'un Congrès du Parti ouvrier, dans la minorité anarchiste, avant 1890. Max Nettlau raconte, dans la *Revista Blanca*, l'avoir connu au Congrès Socialiste international de Paris, en 1889. Peu après, Molinari était à Londres l'ami de Malatesta, Kropotkine et d'autres réfugiés, et sa présence en Angleterre comme chimiste anarchiste préoccupait quelque peu la police anglaise. Il prit une part active au mouvement, et c'est à cette époque qu'il écrivit son étude remarquable : *La guerra all' oppressore*, dans laquelle il mettait ses connaissances en chimie au service de la Révolution.

Il fut ensuite, pendant une année ou deux, à Paris, et y vécut dans le milieu de la *Révolution*, où il connut Grave, Reclus et tant d'autres. Retourné en Italie, à Milan, pendant quelque temps, il y coopérait au mouvement anarchiste qui commençait alors à s'étendre grâce à la propagande du grand orateur qu'était Pietro Gori. Durant la période de réaction de Crispi et de Pelloux, dans les années suivantes, de 1894 à 1900, Ettore Molinari se trouvait à Schio absorbé par son travail professionnel; mais à peine retourné à Milan, en 1901, il se jeta de nouveau dans la mêlée, en 1901, en collaborant à la fondation (je crois même qu'il était le fondateur principal) du périodique anarchiste milanais *Il Grido della Folla* (*Le Cri du Peuple*, 1902-1906). En 1906, il fonda lui-même, d'accord avec un groupe d'amis, l'autre journal : *La Protesta Umana*, donnant à ce périodique une direction très sérieuse de discussion et de doctrine, en sorte qu'il avait presque davantage le caractère d'une revue que d'un journal.

Le programme de la *Protesta Umana* était environ le même qu'avait pris la *Révolution* de Paris dans les deux ou trois dernières années : communiste-anarchiste, avec quelques tendances individualistes, hostile à l'organisation d'un parti et méfiant à l'égard de l'organisation syndicale. Je n'étais pas d'accord avec une telle direction, et j'ai eu à cette époque plusieurs polémiques avec ce journal, ce qui ne m'a empêché d'y collaborer quelques fois et surtout de rester personnellement l'ami de ses rédacteurs, notamment d'Ettore Molinari qui, de son côté, ne refusait pas non plus sa collaboration à des campagnes de tendances diverses, s'il les jugeait utiles.

Ainsi, par exemple, collaborait-il plus tard au périodique *Volontà* d'Ancona, journal fondé par Malatesta avec un programme d'organisation; il y collaborait précisément dans la période de la neutralité italienne (1914-15) en participant activement à la propagande contre la Guerre et contre l'intervention, questions sur lesquelles il se trouvait d'accord avec la grande majorité des camarades anarchistes italiens de toutes tendances. Ses pensées à ce sujet correspondaient à celles d'Enrico Malatesta dont les correspondances de Londres, à cette époque, furent divulguées aussi parmi les anarchistes français.

Étant très modeste, le nom de Molinari n'apparaissait qu'assez rarement au public. Néanmoins son influence se faisait fortement sentir dans tout le mouvement anarchiste, spécialement dans l'Italie du Nord, et plus particulièrement à Milan. Là il assista fréquemment à des réunions, des manifestations, à des commissions avec d'autres camarades. C'est lui qui, en 1909, a voulu essayer de transformer la *Protesta Umana* en quotidien, mais cette première tentative ne fut pas couronnée de succès. De son active collaboration aux journaux, à cette époque, ont pris naissance deux brochures, la première : *Verso l'Anarchia*, avec une préface critique de Kropotkine, tendant à démontrer la possibilité et la nécessité d'une révolution libertaire; la seconde, en collaboration avec « Ireos », sur les colonies communistes, dont les auteurs démontraient l'insistance pratique.

Après la guerre, en 1919, Ettore Molinari recommença à suggérer aux anarchistes l'idée qui lui avait souri pendant tant d'années déjà, de publier un quotidien libertaire et révolutionnaire. Il réussit à vaincre la résistance de quelques amis sceptiques ou hostiles, à persuader la majorité des camarades, y compris Malatesta, se mit d'accord avec des anarchistes de toute tendance, écrivit, convoqua des réunions, organisa des collectes d'argent, et eut, à la fin, la satisfaction du succès. Le 27 février 1920 parut le premier numéro du quotidien anarchiste *Umanità Nova*, dirigé par Enrico Malatesta, qui fut publié à Milan pendant plus d'une année et fut ensuite, après la destruction fasciste de mars 1921, transféré à Rome, pour être définitivement détruit et supprimé par le Gouvernement, lors la « Marche sur Rome » d'octobre 1922. Ettore Molinari collabora presque constamment et de façon abondante à *l'Umanità Nova*, aussi longtemps que celle-ci fut publiée à Milan. De cette collaboration a été recueillie en petit volume, une série d'articles sur l'approvisionnement en vivres et en matières premières en temps de révolution, articles dans lesquels Molinari mit à profit, pour la solution de cet important problème, ses vastes connaissances de savant (*Fattori economici pel trionfo della Rivoluzione Sociale*, Milano, 1920).

Après la destruction définitive du journal *Umanità Nova*, Ettore Molinari paraît être devenu un peu pessimiste. Il voyait la réaction progresser, et son esprit lucide ne lui permettait pas de se faire les illusions où tant d'autres se laissent prendre. Du reste, ce pessimisme (tout à fait relatif, c'est entendu) se manifesta chez lui tout à la fin de 1920, lorsqu'il vit se terminer d'une façon lamentable l'occupation des fabriques qui s'était faite au mois d'août, et en qui son enthousiasme avait mis tant d'espoir.

Quant à la grande espérance, l'espérance dans le triomphe des idées de liberté et de bien-être pour tous, elle restait,

naturellement, forte et inébranlable en lui, comme elle l'est restée en nous; mais, incontestablement, le jour de la victoire s'était éloigné, pour le moment.

La vie d'Ettore Molinari se déroulait, ces derniers temps, dans la retraite, consacrée au pur travail, entre les leçons qu'il allait faire, trois ou quatre jours par semaine, à l'Université, et les soins assidus qu'il donnait à l'agriculture, à ses expériences de culture rationnelle et intensive dans une ferme sur le lac de Garde. C'était certainement son intention de donner une démonstration pratique de la possibilité d'extraire de la terre tous les moyens d'existence, au cas où les circonstances (comme par exemple lors d'une révolution) empêchent la fourniture de vivres et de matières premières venant de l'extérieur.

Et, certes, c'était là pour lui une autre manière de continuer à combattre pour l'idéal de la rédemption de l'Humanité, synthétisé dans le mot d' « anarchie » et qu'il a aimé fidèlement toute sa vie.

Luigi FABBRI.

LES NOTIONS CONFUSES DE L'ANARCHIE

(II)

En poursuivant l'examen des notions de l'anarchie, il apparaît que la satisfaction des besoins physiques n'est que la primordiale condition du bonheur. Pour le compléter autant qu'il est humainement possible, il faut mettre en pratique des méthodes perfectionnées d'instruction technique et générale, et de culture morale et intellectuelle.

Si le nombre de savants et d'hommes de haute valeur morale n'en n'était pas augmenté, le prodigieux écart existant aujourd'hui entre eux et un grand nombre de leurs concitoyens, serait sensiblement amoindri. Et l'on peut espérer qu'à la suite de la diffusion du savoir et de l'enseignement d'une morale supérieure, il en résulterait, entre les hommes, des rapports sociaux plus agréables et plus amènes.

A première vue, cela semble impossible.

N'entendons-nous pas répéter sans cesse que les hommes sont, en général, dépourvus de raison et qu'il est fou de penser qu'ils puissent devenir moins méchants qu'ils ne le sont?

Malgré les apparences, nous persistons à croire ces affirmations erronées. Après réflexion, il apparaît, de toute évidence, que l'amélioration des sociétés humaines n'eût pas été possible sans le perfectionnement moral de l'individu.

Non, l'homme n'est pas spécifiquement méchant dès sa naissance. Il vient au monde avec des instincts, sans plus. Instincts subissant l'influence d'hérités plus ou moins fâcheuses, peut-être, et contre lesquelles il aura à lutter au cours de son existence. Néanmoins, tel qu'il est aux premiers jours de sa vie, ce n'est pas un être devant devenir obligatoirement maléfique. En grandissant, il devient plus

ou moins bon ou mauvais, selon le milieu dans lequel il vit, selon les exemples qu'il a sous les yeux, selon les moyens mis à sa disposition pour satisfaire aux exigences de ses instincts. Et leur influence sur ses actes va en décroissant à mesure que sa raison grandit.

D'après les circonstances, l'instruction acquise, l'éducation reçue, les possibilités de vie, le degré de développement de la raison est restreint ou étendu. Cela est si évident que la bête ancestrale n'apparaît plus guère totalement en l'homme qu'à de rares occasions, dont il faut rechercher les causes, surtout, dans l'injuste répartition des richesses et la peur du lendemain.

Or, dès que les hommes comprendront que tout effort physique ou intellectuel accompli seul ou en commun, et dont d'autres hommes bénéficient, est un prêt qu'ils se font mutuellement et se rendent immédiatement par d'autres efforts similaires, bien des difficultés seront aplanies.

**

Il existe dans la nature un composé de forces aveugles dont l'action peut être bonne, utile ou néfaste. L'individu isolé est incapable d'en tirer parti ou d'enrayer leur puissance. Mais plusieurs, par leurs efforts combinés, peuvent les faire servir à leur bien-être.

De la constatation de cette nécessité est née la morale. Morale d'abord rudimentaire, mais tout de même bienfaisante et génitrice de progrès. Elle a obligé les hommes à contenir leurs instincts en leur imposant le devoir d'éviter de se nuire, afin de ne pas affaiblir leur union.

De nos jours, sous l'empire de pressantes nécessités nouvelles, déterminées par de plus vives aspirations vers le bien-être et la sécurité du lendemain, elle a fait naître des unions, impossibles autrefois, en raison du particularisme de chacun et dont la constitution oblige la pensée à évoluer sur un plan moins personnel. Elle concentre moins les efforts de l'homme sur la seule satisfaction de ses goûts particuliers et immédiats, pour l'obliger à faire, à la communauté, la concession d'un effort qui lui est rendu autant de fois que le groupement compte d'individus.

Pour édifier une société plus juste et plus douce, elle n'est pas plus confuse que chimérique, la notion qui base le progrès social sur le perfectionnement de l'individu.

Où la difficulté apparaît plus sérieuse, c'est dans les questions passionnelles, où l'intérêt n'a rien à faire et d'où la raison est souvent exclue.

D'autres besoins que les besoins physiques et intellectuels stimulent la pensée des hommes, aiguillonnent leur chair, leur emplissent le cœur de désirs dont la non satisfaction occasionne des douleurs indicibles.

Des passions fougueuses font violemment bouillonner le sang dans les veines de certains et les gestes qui s'ensuivent laissent parfois effarés ceux qui les ont accomplis.

Malgré les conséquences funestes de ces passions pour certains hommes, il n'est au pouvoir de personne de les faire disparaître par la force; et, à notre tour, nous ne prétendons pas les plier aux nécessités sociales. Nous pensons annihiler leurs effets en supprimant une partie des causes qui les excitent, ainsi que par la mise constante en évidence d'idées propres à entretenir la tolérance et à développer l'estime entre les hommes.

Si chacun était libre de s'unir pour travailler, étudier, aimer et s'amuser avec qui y consentirait, et restait libre de rompre cette union ainsi que de la renouer, les haines qui aigrissent les cœurs, les colères amassées peu à peu et qui explosent en violences allant parfois jusqu'au crime, ne trouveraient plus aucun aliment.

Sans être consacrées par un code ou un rite quelconque, les unions n'en seraient pas moins durables et fécondes. Inspirées par un amour réciproque dépourvu de tout marchandage, elles ne seraient plus une chaîne, les enfants ne seraient plus une charge et, dans le nid où les jeunes gens fonderaient leur famille, la concorde, la confiance, l'amour enfin y seraient autrement honorés que dans noire actuelle hypocrisie.

Cependant, malgré ce perfectionnement constant du milieu et de l'individu, la douleur ne serait pas totalement abolie; toutes les causes de maladie ne seraient pas détruites et l'on aurait encore à pleurer la perte prématurée d'êtres bien chers.

Ceux n'ayant plus aucun espoir ni moyen de satisfaire un désir ou une ambition ne cesseraient pas de souffrir. Le chercheur penché sur ses études pourrait toujours subir la désillusion de voir échouer ses projets et avorter ses plans et des amoureux connaître l'amertume de ne point fonder leur famille avec le compagnon choisi.

Mais, en revanche, les maux résultant d'une insuffisante alimentation, d'un surmenage physique ou intellectuel, d'un logement malsain, du doute sur l'incertitude du lendemain, sur le sort des vieillards, des infirmes et des orphelins, seraient abolis. Ainsi que disparaîtraient complètement les conflits résultant de l'intérêt, et qui divisent des voisins, des amis, des familles ayant été auparavant très unis.

La contrainte imposée aux hommes par d'autres hommes, au nom d'un dieu, d'un roi, d'une caste ou d'une classe ne serait plus qu'un exécration souvenir.

La nécessité d'une morale supérieure s'affirme encore, sans confusion possible, dans ce qu'elle ferait aimer le travail pour lui-même, parce qu'il est la source de toutes les richesses et la base du bonheur humain.

P. RICHARD.

Nous avons reçu :

— *Communisme et anarchie*, par Pierre KROPOTKINE.

— *Parmi nos pionniers*.

Ces deux brochures sont éditées par Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris (3^e). (La brochure mensuelle, édition du groupe de propagande par la brochure).

UN PATRON ET DES OUVRIERS DANS UNE INDUSTRIE MEURTRIÈRE

Nous avons tous entendu parler des institutions qui protègent le salarié contre le patronat, telles que la loi de huit heures et l'inspection du travail. Et aussi des organisations de défense ouvrière, nommées syndicats... Beaucoup de braves gens se figurent qu'en l'an de grâce 1927 et dans la République française, il n'y a plus à proprement parler de « question sociale »; de petits ajustements peuvent être encore nécessaires, « des » questions sociales; mais que dans l'ensemble, l'ouvrier vit plus largement qu'un rentier et qu'un fonctionnaire, et avec moins de soucis du lendemain qu'un commerçant ou qu'un paysan.

Voici un petit récit illustrant les sorts divergents qui atteignent parfois travailleurs et bourgeois.

Le groupe des deux communes de mon voisinage comprend trois usines, une cimenterie et deux fabrications de pierres meulières; de ces dernières une est dirigée par un patron, l'autre appartient à une société.

Le ciment naturel s'extrait de longues galeries qui s'enfoncent dans la montagne, la cuisson, le broyage, etc., sont à proximité des ouvertures de galeries. Les heures de travail sont régulières, neuf heures, sauf la surveillance des fours qui réclame équipe de jour et équipe de nuit. Le salaire moyen est de 22 francs environ. Le travail est évidemment très sale et n'est pas bon pour tous les poumons. Ni bain, ni vestiaire, ni réfectoire, ni aspiration de poussière.

La pierre meulière, le silex compact s'extrait à 3 ou 4 kilomètres des ateliers de finissage. Un certain nombre d'ouvriers sont à la journée; les heures de travail et le salaire moyen est à peu près le même qu'à la cimenterie. Mais la plupart des ouvriers, soit aux carrières, soit aux ateliers de finissage, sont aux pièces, et alors la durée du travail n'est plus limitée que par la clarté du jour, et la paie, en conséquence, rentre dans la catégorie des « hauts salaires », surtout pour les ouvriers finisseurs.

Il n'est pas rare qu'une quinzaine d'été donne des chiffres dépassant mille francs pour quelques-uns d'entre eux, ceci pour l'atelier dirigé par le patron; mais si l'on veut faire le calcul pour l'année entière, la paie annuelle ne peut guère dépasser quinze mille, même pour le meilleur finisseur.

Aucun syndicat. Pas de vestiaire, ni réfectoire, ni appareil de bain ou de douche, ni aspirateur de poussières. On n'a jamais vu l'inspecteur du travail, au point que les ouvriers sont convaincus n'avoir rien à faire avec lui, parce que, dit-on, ils ne travaillent pas en usine fermée. C'est, à vrai dire, un chantier, un hangar clos de deux côtés, mais pour l'inspection du travail cela ne fait rien. Or, le métier de finisseur de meules est un des plus meurtriers que l'on puisse imaginer, la poussière siliceuse s'incorporant aux poumons. A l'encontre de la plupart des poussières industrielles, la silice, substance insoluble que les phagocytes se montrent incapables de digérer et qui sont détruits par elle, produit une action de caractère destructif.

L'organisme cherche à se défendre en emprisonnant le corps étranger au moyen d'un développement exagéré du tissu fibreux aux dépens du tissu pulmonaire voisin. On observe des formations tuberculeuses auxquelles succèdent des cavernes. C'est une « phtisie fibreuse » à laquelle aucun ouvrier travaillant les matières siliceuses n'échappe et qui le met à la merci de la moindre bronchite. La mortalité est d'autant plus forte que la quantité de silice existant dans la matière première est plus élevée; les ouvriers meuliers, eux, travaillent de la silice pure. On observe très facilement la poussière aux rayons horizontaux et adoucis du soleil couchant, mais les temps calmes et brouillardeux la rendent particulièrement pernicieuse. A cet égard le chantier de la société, dans une vallée peu exposée au vent, est beaucoup plus dangereux que l'autre.

D'autre part, la poussière incite à la boisson, et ceci encore affaiblit la défense des organes contre les maladies, pourtant, me dit-on, il n'y a aucune comparaison entre ce qui se boit maintenant et ce qui était absorbé en moyenne par chacun avant la guerre. L'effectif moyen des deux usines pour le finissage — donc les carriers non compris — oscille entre 100 et 40. Et comme nombre d'ouvriers morts au travail depuis 1910, on me donne le chiffre formidable de 72 que l'on a pu énumérer tous entre 25 et 45 ans. La liste comprend 55 morts pour une seule des deux communes, alors que son monument aux morts aux armées compte 54 noms. Et de quoi sont-ils morts ces ouvriers meuliers? de bronchite, de boisson, de ceci et de cela, car la rubrique de l'assassinat par poussière siliceuse ne figure pas au répertoire. Ils sont morts, on les a enterrés et chacun a eu un remplaçant à l'atelier.

Bon, le patron des pierres meulières vient maintenant de vendre son exploitation à la société concurrente, pour la bagatelle de quatre millions et demi. Il tire sa révérence et ne doit rien à personne; rien, ni aux cadavres, ni aux veuves, ni aux orphelins. Et c'est loin d'être un méchant homme; il est accessible aux cas particuliers et il a la thune facile. La « société » au contraire est rigide comme la loi, le directeur local est un simple rouage dans une machinerie anonyme, hors l'humanité. Elle devient donc seule maîtresse de l'exploitation locale, et, selon ce que l'on dit sur la répartition par le monde des gîtes de silex convenant à la fabrication des meules, cette société possède (avec Epernon et la Ferté-sous-Jouarre) le monopole universel, ou peu s'en faut. Alors, elle ferme les ateliers qu'elle vient d'acquérir, en disant que la mévente la force à réduire la production... mais si jamais elle les rouvre, cela sera dans de nouvelles conditions, car le scandale des hauts salaires n'a que trop duré. Donc, licenciés les carriers et les meuliers, licenciés les ouvriers aux pièces et à la journée: allez chercher du travail où il vous plaira; la liberté pour chacun!

Et l'on dit que les communes vont avoir à payer un secours de chômage à tout ce monde, tandis que les actionnaires et les administrateurs de la société regarderont tout cela d'un œil froid, si même jamais ils en entendent parler. Le plus fort, c'est que l'opinion publique blâme les ouvriers. Ah! s'ils avaient fait des économies! Ah! s'ils n'avaient pas tant embêté le patron avec leurs réclamations! Ah! s'ils ne l'avaient pas laissé tomber froidement aux der-

nières élections municipales! Ah! s'ils n'avaient pas écouté les bolchevistes!

Oui, la fraternité humaine est une chose difficile à comprendre.

Paul RECLUS.

OBSERVATIONS SUR LA LETTRE DE P. KROPOTKINE sur l'INDIVIDUALISME

(Suite)

Ainsi j'aurai dit que jusqu'ici l'ouvrier fait ce qu'on lui ordonne et ce pourquoi on le paie, sans réfléchir, s'il fait un acte social ou antisocial; je renvoie ici à la brochure *Responsabilité et Solidarité dans la lutte ouvrière*, publiée par *Freedom*, par les *Temps nouveaux*, par le groupe russe d'alors, la *Cronaca sovversiva* italienne, et à Barcelone, et par les syndicalistes allemands, etc.

Il est probable que j'ai encore relevé ce fait qui, déjà alors, m'avait frappé. La masse des ouvriers est le plus souvent privée rapidement de ses meilleures têtes, qui attirent l'attention des patrons, deviennent contremaîtres, etc. Ou bien, ils sont un certain temps des syndicalistes ou des socialistes ardents; mais bientôt ils deviennent des fonctionnaires, des professionnels en quelque sorte. De ceux même qui deviennent anarchistes, une partie, au moins, cherche à quitter l'atelier et à « se débrouiller » de quelque façon plus indépendante. Restent à l'atelier un *petit* nombre de socialistes, syndicalistes, anarchistes très dévoués, désintéressés, non ambitieux — et une masse d'indifférents, de faibles, d'obtus, bref des hommes sans facultés trop remarquables ou bien des insoucians ou des inconsients.

La bourgeoisie s'augmente donc en s'adjoignant certains talents, en en admettant un petit nombre dans son sein et en s'attachant un nombre beaucoup plus grand comme sous-ordres plus ou moins démoralisés et certainement séparés nettement du prolétariat. La nouvelle classe des élus et des fonctionnaires, les *contremaîtres du socialisme organisé* et de tous les autres partis pareils, sont également pour la plupart des valeurs solidaristes et révolutionnaires plus que douteuses. Il y a donc une *déplétion* continue du prolétariat qui perd beaucoup de ses talents.

C'est une raison pour réagir le plus qu'on peut en attirant à notre cause la jeunesse et d'autres éléments de valeur personnelle des rangs non prolétaires. Bakounine insista toujours sur cette coopération des meilleurs éléments de la jeunesse — il avait l'exemple russe et italien devant lui, et sa propre vie en fut un exemple. Là encore je parlai d'élargir notre base le plus possible et, en parlant à Kropotkine, j'estimai trop son temps pour lui parler de choses sur lesquelles nous sommes tous d'accord; je ne relevai que ce qui me paraissait neuf ou inexplicable, pour qu'il m'aide à le comprendre.

Sur la *tolérance*, j'aurai sans doute dit que jamais l'humanité n'a produit et supporté des idées, institutions, cou-

tumes, etc..., *uniformes*, que toujours le nouveau a poussé à côté du vieux qui dépérit — et qu'en toute probabilité une révolution sociale ou bien imposerait quelque système unique par une dictature — on sait ce qu'il est arrivé en Russie et je n'insiste pas ici — ou bien elle devrait chercher à créer la base solide d'une co-existence d'institutions qui donneraient satisfaction aux diverses nuances socialistes et anarchistes, chacune dans sa sphère. C'est cela que Kropotkine, plus loin, appelle *mon utopie*. Il la trouve très bien, « *mais pour y arriver, il faudra la Révolution...* » Je n'ai jamais, par une pensée, une parole ou une ligne nié la nécessité de la Révolution — je ne *peux* donc pas l'avoir niée dans ma lettre. Mais j'aurai dit environ ceci, que je résume en très peu de mots, parce que je l'ai exposé plusieurs fois, et dernièrement encore, dans de longs articles.

J'ai exprimé cet espoir que l'humanité *avancée* apprendrait de l'exemple triste des persécutions religieuses et des guerres de religion des siècles passés que par des moyens de violence on n'arrive jamais à imposer un système, une doctrine *uniques*. Après d'énormes désastres et cruautés, on est arrivé à la co-existence, jalouse et hargneuse sans doute, mais — les pogroms exceptés — ne disposant quand même plus du bûcher et de la torture, des diverses religions et des libres penseurs. Autrefois, le bûcher et la torture étaient au service de toutes les religions; Calvin brûle Servet, le Pape brûle Bruno, à Toulouse on brûle Vanini, à Montmartre de la Barre. Je croyais donc que ce fût possible et même utile que les socialistes des diverses écoles et nuances cherchassent à éviter de telles collisions entre eux et qu'il restait assez de temps avant les révolutions pour arriver sur ce terrain à des arrangements équitables qui excluraient ou rendraient inoffensives les rivalités. Je pensai encore aux luttes pareilles des partis durant la Révolution française, leur interdestruction, pour aboutir au coup d'Etat de brumaire, à la dictature militaire de Bonaparte, l'usurpation de l'Empire par Napoléon I^{er}, tout comme les luttes de 1848 à 1851 aboutirent au coup d'Etat du 2 décembre et à l'usurpation de Napoléon III.

Je ne pouvais pas prévoir ce que feraient des socialistes dans une pareille situation, mais voyant l'acharnement croissant des polémiques, la haine entre toutes les nuances du socialisme et de l'anarchie, j'avais de mauvais pressentiments. L'usurpation bolcheviste, le coup d'Etat de Lénine en novembre 1917, a dépassé en férocité, qui dure toujours et qui s'éternise, mes craintes les plus pessimistes. Et je vois que, malgré cet exemple qui saute aux yeux, le creusement d'abîmes de haine et de mépris entre toutes ces nuances va son ancien train comme si rien n'était arrivé. Ce sera donc lors de nouveaux événements dans quelque pays toujours la même curée au pouvoir, l'usurpation exclusive d'un parti, et la soumission impuissante ou l'écrasement féroce de tous les autres socialistes, anarchistes, — comme sous le règne du bolchevisme, comme sous le règne du fascisme.

Ce que je rêve comme seul remède, c'est toujours la *mentalité de tolérance mutuelle* à créer par nos efforts sérieux, par des discussions et des arrangements préalables entre toutes les nuances, pour paralyser ou du moins minimiser le choc entre eux au moment d'une révolution victorieuse. Kropotkine appelle cela « votre idylle » et les faits

lui ont donné raison jusqu'ici. Oui, une nuance socialiste victorieuse — non en mars 1917, quand elle fut bien contente que *tous* mirent la main à la pâte, mais en novembre, quand elle usurpa seule les fruits de l'effort de mars de *tous* et les efforts révolutionnaires les plus divers de tout un siècle, — oui, une nuance donc saisit l'immense Russie; une autre nuance qui a elle aussi ses racines dans le socialisme mal compris et le nationalisme à outrance, le fascisme saisit la belle Italie, le militarisme immitigé saisit l'Espagne, le Portugal, la Grèce, Cuba — et nous y sommes, passant nos jours à lire les horreurs de ces dictatures et, en ouvrant le journal, nous attendant à en trouver de nouvelles, ce qui, du reste, ne manque point — en Pologne, en Lithuanie, en Roumanie, on n'est pas loin de ce régime.

Ne vaut-il donc pas la peine de chercher d'autres voies? La vie est si grande et si variée, que le désir de lui imposer une unification quelconque, fût-ce la meilleure, implique *toujours* la dictature, fût-ce celle du tchéquiste, du fasciste, du militaire, ou celle de la machine qui façonne l'homme selon son produit, comme il est maintenant façonné intellectuellement par la grande presse, les grandes puissances qui dirigent son œil et son oreille, le cinéma et la radio, les financiers et les Etats qui contrôlent et vident ses poches, etc. Et malgré tout cela, je conserve l'espoir que beaucoup d'hommes veulent sortir de cet engrenage, vivre leur vie à eux, et l'avenir devra réaliser ces vœux ou l'humanité sera à un tel degré l'objet, le *corps vil* pour la plus grande gloire des *dictatures* et des *machines* que toutes nos espérances seront frustrées.

Ce qui paralyse et ruine le socialisme tout entier, ce sont l'orgueil doctrinaire et le fanatisme étroit des adhérents de systèmes uniques qui se croient tous les « gardiens des vraies lumières » (nom naïf d'une société socialiste des années soixante); ils n'ont produit qu'une étroitesse pareille à toutes les autres, une jalousie et rivalité comme entre commerçants ou entre Etats, et la création d'organismes défensifs et agressifs pour chaque nuance, fonctionnaires et chefs qui organisent les croyants. Le peuple se trouve donc partout en face de socialismes scindés qui se vitupèrent et se démolissent réciproquement. Et si, dans quelque grande crise, par un élan général, les travailleurs triomphaient du capitalisme et de l'Etat, la lutte des socialistes entr'eux, terminée en faveur du bolchevisme se disant socialiste ou du fascisme nettement antisocialiste serait le résultat inévitable, le coup d'Etat d'un Lénine ou d'un Mussolini futur quelconque.

Je parlai donc de cette question à Kropotkine; sa réponse à cette occasion et à d'autres, me montra amplement que le problème ne l'intéressait pas. Intéressera-t-il les socialistes et anarchistes de nos jours? J'ai peu d'espoir, mais je ne me laisserai pas de le leur proposer et de professer aussi hautement que toutes leurs autres idées, cette conviction : *plus jamais de dictature, tout est préférable à la dictature!*

(A suivre.)

M. NETTLAU

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro l'article de Bertrand sur *l'éducation*.

CONGRÈS INTERNATIONAL CONTRE L'IMPÉRIALISME et la COLONISATION

BRUXELLES FÉVRIER 1927.

Des délégués de pays très divers y ont été entendus: Corée, Chine, Inde, Perse, Syrie, Palestine, Egypte, « race nègre », Antilles françaises; puis un italien anti-fasciste.

D'autres peuples, plus ou moins soumis au capitalisme étranger ont été mentionnés, tels le Mexique et l'Indo-Chine. Mais il en est d'autres auxquels il ne semble pas que la moindre allusion ait été faite, par exemple la Géorgie et l'Azerbeïdjan. Regrettons aussi que, çà et là, l'oreille politique se soit trop nettement fait apercevoir par des affirmations unilatérales.

Les catégories d'oppression n'ont pas été distinguées. Il serait bon de reconnaître les oppressions *intérieures*, pour lesquelles ni impérialisme ni colonisation n'ont besoin d'être invoqués, l'*économique* et l'*étatique*, celle qui règle notre salaire, celle qui nous enrôle dans l'armée et nous fait payer l'impôt, etc. De dire qu'à défaut d'un capitalisme international, à défaut de banquiers américains et de grandes Compagnies européennes, certains Chinois sauront s'y prendre vis-à-vis de leurs compatriotes, aussi bien que certains Français vis-à-vis des leurs, et aussi certains Syriens en Syrie et certains roitelets nègres dans leur brousse... Que dans l'État marxiste la situation n'est pas améliorée par les circonstances qu'une seule organisation y opprime à la fois économiquement et politiquement, en sorte qu'il en résulte au moins l'oppression *supplémentaire* que la grève devient un crime.

Certes, la colonisation apporte ses maux spéciaux, telle la propagation de la maladie du sommeil, et devant le Congrès, des faits précis ont été utilement présentés et d'excellentes choses ont été dites. Citons seulement, en conclusion, cette phrase de Barbusse qui exprime bien notre opinion personnelle:

Il n'en reste pas moins que l'indépendance nationale est la première étape de l'indépendance humaine.

P. RECLUS.

LA MAIN-D'ŒUVRE AU CONGO BELGE

Dans le numéro 15 du Plus loin (juin 1926), nous avons reproduit un article des Débats, du 4 mai 1926, sur la main-d'œuvre à Madagascar, où l'auteur réclamait des mesures pour obliger les indigènes à travailler.

Voici maintenant, pris encore dans Les Débats (numéro du 6 mars 1927), un extrait de l'article où M. Grandidier expose le problème de la main-d'œuvre au Congo Belge.

L'État a droit d'exercer cette contrainte (du travail forcé), car, devant vivre de l'impôt, il peut exiger de ses sujets le travail nécessaire pour l'acquitter; il en a même le devoir

si, seul, le travail rendu *obligatoire* peut régénérer la race noire.

Telle est la thèse de la commission d'enquête envoyée en Afrique en 1905 et composée de magistrats neutres indépendants:

« La main-d'œuvre indigène est indispensable. C'est le pays même qui doit fournir la main-d'œuvre nécessaire à sa vie et à son développement... Ce n'est qu'en faisant du travail une obligation qu'on pourra amener l'indigène à un travail régulier. Or, le seul moyen légal dont l'État dispose pour obliger les populations au travail est d'en faire un impôt qui remplace, vis-à-vis de ces populations, la contrainte exercée dans les pays civilisés par les nécessités de la vie. »

S'appuyant sur une expérience de près de 30 années d'Afrique, Mgr Augouard, évêque du Haut-Congo français, a écrit de son côté:

« Le noir, n'ayant aucun besoin et vivant au jour le jour sans s'inquiéter du lendemain, ne travaillera que s'il y est forcé; le noir ne sera civilisé que malgré lui... »

L'obligation du travail n'est d'ailleurs pas plus lourde pour le noir que l'obligation du service militaire ou l'instruction pour le blanc; le pourcentage élevé des travailleurs qui signent de nouveaux engagements après 3, 5 et 10 ans démontre que c'est l'obstacle initial dû à la paresse atavique que la contrainte doit vaincre. C'est le rôle d'une administration consciente de ses responsabilités et dégagée de toute idéologie. C'est plus que jamais son devoir dans une période de crise générale dont le monde ne sortira qu'avec la collaboration étroite de tous les facteurs de production.

En supposant l'établissement du travail obligatoire, peut-on espérer trouver au Congo belge même la main-d'œuvre nécessaire aux nombreuses entreprises qui se créent chaque jour, sans nuire à la société indigène?

La population mâle adulte du Congo belge actuellement recensée s'élève à 2.368.000 hommes; en y ajoutant les éléments non recensés, on peut estimer le total à 2.676.000. La commission dont nous avons parlé estime « qu'en toutes circonstances et quelles que soient les conditions locales », on peut, « sans répercussion fâcheuse, laisser distraire des collectivités indigènes 5 % des hommes adultes valides (ou 1 1/4 % de la population totale) ». Dans cette hypothèse, les besoins en main-d'œuvre, qui s'élèvent environ à 190.000 indigènes pour les industries du Katanga, pourraient donc, aujourd'hui, être satisfaits, mais cette affirmation est-elle absolue, et peut-on réellement prélever dans tout village noir 5 % des hommes adultes en vue de lointaines transplantations? Des craintes très sérieuses ont été formulées à cet égard à cause de l'immoralité, et, par voie de conséquence, de dénatalité, comme de la mortalité inhérente aux agglomérations ouvrières.

Deux chiffres permettent d'estimer le triste effet des transferts de la population indigène au point de vue de la santé du noir. La mortalité des ouvriers chinois dans les mines du Transvaal était de 27 à 30 décès par 1.000 travailleurs, proportion considérée comme très élevée. Dans les mêmes mines, le nombre de décès des travailleurs noirs venant des contrées situées au nord du second parallèle

atteint 60 à 80 par 1.000 et va même jusqu'à 110 pour les engagés du Mozambique.

Sans doute les travailleurs sont l'objet des soins les plus attentifs sur les chantiers de l'Union Minière du Haut-Katanga, et cependant la mortalité y est élevée. Elle atteignait 80 à 90 par 1.000 en 1917, et, pour les six premiers mois de l'année 1924, elle a été de 23,70 par 1.000, proportion alarmante si l'on songe que les hommes sont choisis parmi les plus robustes des villages et que ces chiffres ne tiennent compte ni de décès survenus en cours de route, ni des rapatriés pour cause de maladie décédés après leur retour.

Que faut-il conclure de ces constatations? Faut-il arrêter momentanément le développement économique de la colonie? C'est une décision bien grave à laquelle M. de Briey ne peut se rallier, surtout à une époque de disette universelle de matières premières. Il a la conviction que c'est dans une autre voie qu'il faut chercher la solution. En dehors des mesures d'hygiène, dit-il, qui ne pourraient efficacement être appliquées qu'en donnant une plus grande autonomie au corps médical et en s'assurant le concours de plus en plus étroit des noirs eux-mêmes, la grande œuvre qui s'impose est la diminution progressive du portage par le développement systématique des moyens de transports mécaniques et animaux.

Ce ne sont là, il est vrai, que de lointains espoirs, et c'est d'une façon immédiate et pressante que se pose le problème de la main-d'œuvre, qui pourrait se résumer en ces mots: si l'on veut sauver la population noire, il faut, dans une très large mesure, supprimer pour elle le travail d'usine pour la rendre au travail agricole qui lui est naturel.

A maintes reprises, des coloniaux, tant belges que français, ont affirmé que le chemin de fer est l'œuvre civilisatrice par excellence et nul de ceux qui ont constaté de leurs yeux la plaie du portage, les souffrances qu'il engendre, l'éloignement de l'habitat naturel, la diminution des cultures et la dépopulation qu'il entraîne, ne le contredira.

BIBLIOGRAPHIE

Nous signalons :

Der Anarchismus von Proudhon zu Kropotkin, son développement historique de 1859 à 1880, par Max NETTLAU.

— Un volume in-8°, de 312 pages, publié en langue allemande, à Berlin, par le *Syndicaliste*.

Le fléau du savoir, par André BILLY et Moïse TWERSKY.

Ce livre décrit les mœurs des juifs en Ukraine et la poussée des jeunes générations pour s'émanciper des coutumes rituelles et de la tradition religieuse.

Twersky connaît admirablement ce milieu, et il a conservé une certaine tendresse pour les souvenirs de son enfance. Il se croit émancipé de tout patriotisme, de tout nationalisme. Mais, dans son propre inconscient, il continue à considérer le peuple juif comme le peuple élu. Israël est le seul peuple affranchi. Il est débarrassé « seulement de ses maîtres, rois, pontifes et soldats,

mais même de son territoire. Et depuis ce jour béni le peuple de Dieu vit comme jadis sous le régime théocratique, ayant pour patrie toute la terre habitable et ne reconnaissant d'autre autorité que celle de Jéhovah, et cette théocratie ressemble fort à l'anarchie, car Jéhovah, qui ne dispose plus d'aucune force coercitive telle qu'armée, gendarmerie ou police, est devenue un maître relativement supportable. On lui obéit si on le veut bien et quand cela ne vous gêne pas trop. »

« Certes, dans cette nouvelle patrie qu'est pour lui l'Univers, Israël subit la domination des maîtres que se sont donnés les *Goïm*, mais il la subit de la façon dont on subit la peste, la famine, la mort et tous les autres maux inévitables, et n'y cède que quand il lui est impossible de faire autrement, c'est-à-dire assez rarement. »

Twersky, qui se croit émancipé de toute autorité, de tout préjugé et surtout du préjugé patriotique, reste, au fond, un patriote juif, au sens où patriotisme signifie sentiment de supériorité sur les autres peuples.

Les élus de Dieu sont les seuls hommes émancipés de l'autorité. Oui, mais pourquoi faire? pour se mettre à l'écart de la mêlée et tirer leur épingle du jeu? Tous ceux qui réussissent à ce jeu-là, se désintéressent de l'émancipation humaine. Dans le livre qui fait suite au *Fléau du savoir* et qui s'intitule *Comme Dieu en France*, Ménaché Foigel et son beau-frère, Gaston, sont l'exemple de cette aptitude égoïste à se débrouiller et à s'adapter aux circonstances.

Dans ce deuxième volume, qui, je pense n'est pas encore paru en librairie, Twersky reproche à Kropotkine d'être un patriote. Pas plus patriote que Twersky, et probablement moins hypnotisé par la supériorité du peuple dont il est issu. Mais Kropotkine ne s'est pas placé à un point de vue purement individualiste. Il ne s'est pas borné, comme le révolutionnaire David, autre beau-frère de Ménaché, à vivre en cave pour une propagande simplement subversive. Il a vu plus loin. Ce n'est pas ici le moment d'exposer dans leur entier les prévisions de Kropotkine. Disons simplement qu'il pensait que la victoire allemande sur les Russes aurait abouti à l'établissement d'une administration rigoureusement tyrannique, sans espoir d'affranchissement, comme fut en Ukraine le régime de l'hetman Skoropadsky sous le protectorat du maréchal prussien, von Eichhorn. Si Ménaché, Gaston, David, qui n'ont pas d'enfants, ont la possibilité d'émigrer pour aller chercher ailleurs une vie plus libre, c'est une solution qui n'est pas possible pour le pauvre peuple, rivé au sol par ses occupations et les charges familiales.

M. P.

Paul Reclus, Domme (Dordogne), serait acheteur d'un exemplaire de *La Grande Révolution* de Kropotkine et d'un exemplaire de *L'Histoire d'un Ruisseau*, d'Elisée Reclus.

Le Gérant Ch. Desplanques

Imp. LUCIEN CARIO, 39, rue de Montrouge, Gentilly (Seine);